

21 021 1933
BERN 150 1^

Jean BERNABE

Mémoire et langage : la trajectoire de la parole antillaise
Discours prononcé à l'occasion de la rentrée solennelle de l'UAG
le Jeudi 14 Novembre 1996

Monsieur le Président, lorsque vous m'avez demandé de prononcer la conférence d'usage de cette rentrée solennelle que vous avez placée sous le signe de l'Afrique, ma première réaction, qu'il vous en souviene, fut de décliner toute compétence universitaire en matière africaine. Vous avez cependant su couper court à toute stratégie d'esquive, en m'assurant de ma totale liberté quant au choix du thème et quant au rapport de ce dernier avec un domaine d'étude dont je ne suis pas spécialiste. Et c'est ainsi que d'une bourade aussi amicale que métaphorique, vous m'avez expédié au devant du public ici rassemblé, que je salue.

Mesdames et Messieurs, oserais-je vous mettre dans la confidence des thèmes vers lesquels me porta l'exercice d'une liberté si totale ? Je n'en avouerai que deux : l'un - plutôt lyrique - "les neiges du Kilimandjaro dans la littérature d'expression française" et l'autre - plus érudit - "l'origine du mot "Ethiopie" dans les langues indo-européennes".

Mais, je le confesse humblement, mon enthousiasme premier se trouva réfréné par une sorte d'étrange pressentiment : n'allais-je pas, avec de tels sujets, instiller en vous, dont l'écoute m'importe grandement, un soporifique et mortel ennui ? Et, qui plus est, le Président William n'aurait-il pas alors matière à se ronger les sangs devant nos nobles invités, regrettant d'avoir imprudemment choisi un conférencier à la liberté aussi intempestive que fantasque. C'est que, me remettant en mémoire le profil de mon commanditaire, homme de conviction et de symbole, j'ai eu tout à coup la fatuité de croire que ce dernier en s'adressant à moi, n'avait pas spécialement voulu que la présente cérémonie confinât au ridicule ni à l'absurde.

Mémoire et langage : la trajectoire de la parole antillaise
Discours prononcé à l'occasion de la rentrée solennelle de l'UAG
le Jeudi 14 Novembre 1996

Monsieur le Président, lorsque vous m'avez demandé de prononcer la conférence d'usage de cette rentrée solennelle que vous avez placée sous le signe de l'Afrique, ma première réaction, qu'il vous en souviennent, fut de décliner toute compétence universitaire en matière africaine. Vous avez cependant au coupet court à toute stratégie d'équivoque, en m'assurant de ma totale liberté quant au choix du thème et quant au rapport de ce dernier avec un domaine d'étude dont je ne suis pas spécialiste. Et c'est ainsi que d'une bourde aussi amicale que métaphorique, vous m'avez expédié au devant du public ici rassemblé, que je salue.

Mesdames et Messieurs, oserais-je vous mettre dans la confiance des thèmes vers lesquels me porte l'exercice d'une liberté si totale ? Je n'en avouerai que deux : l'un - plutôt lyrique - "les neiges du Kilimandjaro dans la littérature d'expression française" et l'autre - plus érudit - "l'origine du mot "Ethiopie" dans les langues indo-européennes".

Mais, je le confesse humblement, mon enthousiasme premier se trouve éteint par une sorte d'étrange pressentiment : n'allais-je pas, avec de tels sujets, insulter en vous, dont l'écoute m'importe grandement, un sportifisme et moral canni ? Et, qui plus est, le Président William n'aurait-il pas alors matière à se ronger les sangs devant nos nobles invités, regrettant d'avoir imprudemment choisi un conférencier à la liberté aussi intempestive que fantasque. C'est que, me remémorant en mémoire le profil de mon commanditaire, homme de conviction et de symbole, j'ai eu tout à coup la fâcheuse idée de croire que ce dernier en s'adressant à moi, n'avait pas spécialement voulu que la présente cérémonie confiant au ridicule ni à l'absurde.

En sorte que répondant peut-être à sa secrète attente, qui, je l'espère rejoint la vôtre, sans être le moins du monde africaniste, j'aurai à coeur d'inscrire l'Afrique autrement qu'en filigrane dans mon propos. Je m'évertuerai, en tout cas, à ne pas entretenir le syndrome, qui tout au long de nos histoires antillaise et guyanaise, a affecté nos sociétés : la *disparition*, non pas ! mais bien plutôt, pour reprendre la belle expression d'Edouard Glissant, la *désapparition* de l'Afrique. *Désapparition* : ce n'est pas dire *abolition* ni *élimination*, mais *oblittération*. Je voudrais, Mesdames et Messieurs, que vous preniez l'exacte mesure de ce terme dont l'étymologie latine signifie : "effacer partiellement ou totalement les lettres". A la question de savoir si, en effaçant les lettres d'un texte écrit sur un tableau noir, on efface, par la même, la langue qui a rendu possible ce texte, la réponse est, vous vous en doutez, négative. De même, la déportation et la mise en esclavage de millions d'Africains, malgré leurs vertus amnésiantes, n'a^{nt} pas effacé l'Afrique comme langage originel, comme référence primordiale. Car, au-delà des aléas de l'histoire coloniale, l'Afrique *est*. Oui, l'Afrique existe en soi et pour soi et son message, traversant les siècles, transcende les avatars de la diaspora. Mais l'Afrique existe aussi en nous et pour nous : elle est descendue dans les strates, les replis profonds, les labyrinthes de notre mémoire pour y alimenter le sanctuaire d'une identité.

Je ne voudrais cependant pas que vous vous mépreniez sur le sens de mes propos et que vous vous imaginiez que je serais là, devant vous, à postuler contre toute évidence anthropologique, qu'il existerait une Afrique homogène. Certes non ! car si l'Afrique peut être pensée, rêvée comme *une*, elle n'en est pas moins plurielle, diverse dans sa géographie, son écologie, ses cultures, ses langues. Seule la dimension et l'expérience de la coupure peuvent conférer à l'Afrique le visage unitaire du mythe, voire du phantasme. Et qui, sinon les esclaves arrachés à leur terre-mère, pouvait le mieux porter en eux, telle une image platonicienne, l'idée même d'Afrique, sorte de talisman dévoué à la survie d'un peuple en rupture de mémoire ?

En sorte que répondant peut-être à sa secrète attente, qui, je l'espère rejoint la
 vaine, sans être le moins du monde africainiste, j'aurai à cœur d'inscrire l'Afrique
 surtout dans mon propos. Je m'évertuerai, en tout cas, à ne pas
 entretenir le syndrome, qui tout au long de nos histoires antillaises et guyanaises, a
 affecté nos sociétés : la disparition, non pas ! mais bien plutôt, pour reprendre la
 belle expression d'Édouard Glissant, la désapparition de l'Afrique. Désapparition :
 ce n'est pas dire abolition ni élimination, mais obturation. Je voudrais, Mesdames
 et Messieurs, que vous preniez l'exacte mesure de ce terme dont l'étymologie latine
 signifie : "effacer partiellement ou totalement les lettres". A la question de savoir si,
 en effaçant les lettres d'un texte écrit sur un tableau noir, on efface, par la même,
 la langue qui a rendu possible ce texte, la réponse est, vous en doutez,
 négative. De même, la déportation et la mise en esclavage de millions d'Africains,
 malgré leurs vertus amnésiques, n'a pas effacé l'Afrique comme langage original,
 comme référence primordiale. Car, au-delà des aïeux de l'histoire coloniale,
 l'Afrique est. Oui, l'Afrique existe en soi et pour soi et son message, traversant les
 siècles, transcende les avatars de la diaspora. Mais l'Afrique existe aussi en nous et
 pour nous : elle est descendue dans les strates, les replis profonds, les labryintes de
 notre mémoire pour y alimenter le sanctuaire d'une identité.

Je ne voudrais cependant pas que vous vous mépreniez sur le sens de mes
 propos et que vous vous imaginiez que je serais là, devant vous, à postuler contre
 toute évidence anthropologique, qu'il existerait une Afrique homogène. Certes non !
 car si l'Afrique peut être pensée, rêvée comme une, elle n'en est pas moins
 plurielle, diverse dans sa géographie, son écologie, ses cultures, ses langues. Seule la
 dimension et l'expérience de la coupe peuvent conduire à l'Afrique le visage
 unitaire du mythe, voire du phantasme. Et qui, sinon les esclaves arrachés à leur
 terre-mère, pouvait le mieux porter en eux, telle une image platonicienne, l'idée
 même d'Afrique, sorte de talisman dévoué à la survie d'un peuple en rupture de
 mémoire ?

Qui, sinon des petits-fils d'esclaves, pouvait le mieux, par la vertu d'un travail d'anamnèse sur les lettres (pour parler en termes platoniciens) qui pouvait donc le mieux activer la réapparition de l'Afrique ? C'est pourquoi, Mesdames et Messieurs, la plus grande idée moderne de l'Afrique fut l'oeuvre de la littérature, d'une littérature en rupture de ban, d'une littérature conçue comme faculté d'idéation et d'idéalisation, mais aussi de dénonciation et de restructuration. Je dis bien la *littérature* et non pas l'*oraliture* dont la vocation essentielle fut ailleurs. Mais c'est un autre débat.

Et puisque nous abordons le chapitre de l'expression littéraire, il n'est pas insignifiant de savoir que l'Africain Léopold Sédar Senghor, dans son "**Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache**", fait une place aux textes créoles de Gilbert Gratiant. Que le Guyanais Léon-Gontran Damas, quant à lui écrit "**Veillées Noires**" qui est un recueil de contes créoles. Mais que pour Aimé Césaire, il en va différemment.

A dire vrai, ce qui intéresse Césaire en premier lieu c'est certes l'Afrique mais l'Afrique ^{occultée} dissimulée aux Antilles sous le manteau aliénant de l'Europe, comme en un *palimpseste*, ce parchemin que les scribes antiques oblitéraient par grattage pour y inscrire de nouveaux textes jugés plus importants. Le poète de la négritude est par nature et par vocation, celui à qui revient la tâche de découvrir les trésors engloutis. A cet égard, il me plaît de rappeler la définition que Césaire donne du poète en 1946 dans son discours à la jeunesse : "*Qu'est-ce qu'un poète, en effet, sinon un homme qui sourd à toutes les injonctions de la logique, s'obstine à croire que la nuit est aussi claire que le jour, que le jour est aussi mystérieux que la nuit ; qu'il y a des mots pour arrêter ou précipiter le temps, pour apaiser les fauves ou découvrir les trésors, un homme qui, avide d'aller pour y voir l'envers des choses soupçonné d'être aussi riche que leur endroit, force pour cela l'allure de la pensée*

Qui, sinon des petits-fils d'esclaves, pouvait le mieux, par la vertu d'un travail d'années sur les lettres (pour parler en termes platoniciens) qui pouvait donc le mieux activer la réparation de l'Afrique ? C'est pourquoi, Mesdames et Messieurs, la plus grande idée moderne de l'Afrique fut l'oeuvre de la littérature, d'une littérature en rupture de ban, d'une littérature conçue comme faculté d'idéalisation et d'idéalisation, mais aussi de dénonciation et de restructuration. Je dis bien la littérature et non pas l'écriture dont la vocation essentielle fut ailleurs. Mais c'est un autre débat.

Et puisque nous abordons le chapitre de l'expression littéraire, il n'est pas insignifiant de savoir que l'Africain Léopold Sédar Senghor, dans son "Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache", fait une place aux textes créoles de Gilbert Gratiant. Que le Guyanais Léon-Gontran Damas, quant à lui écrit "Veillées Noires" qui est un recueil de contes créoles. Mais que pour Aimé Césaire, il en va différemment.

A dire vrai, ce qui intéresse Césaire en premier lieu c'est certes l'Afrique mais l'Afrique ^{de l'Amérique} aux Antilles sous le manteau alléant de l'Europe, comme en un palimpseste, ce parchemin que les scribes antiques obtinrent par grattage pour y inscrire de nouveaux textes jugés plus importants. Le poète de la négritude est par nature et par vocation, celui à qui revient la tâche de découvrir les trésors engloutis. A cet égard, il me plaît de rappeler la définition que Césaire donne du poète en 1946 dans son discours à la jeunesse : "Qu'est-ce qu'un poète, en effet, sinon un homme qui s'ouvre à toutes les injonctions de la logique, s'obstine à croire que la nuit est aussi claire que le jour, que le jour est aussi mystérieux que la nuit ; qu'il y a des mots pour arrêter ou précipiter le temps, pour épouser les jours ou découvrir les trésors, un homme qui, avide d'aller pour y voir l'envers des choses soupçonné d'être aussi riche que leur endroit, force pour cela l'allure de la pensée

et dont la pauvre semence maudite n'est que savoir ouïr et capter les merveilleux messages qui crépitent inaudiblement sur les ondes des pays d'Outre-Raison".

A partir du lien que je viens d'établir entre l'Afrique et les Antilles dans l'expérience césairienne, je voudrais, Mesdames et Messieurs, avant d'arriver au coeur de ma problématique, mettre en évidence la relation de Césaire au créole conçu comme réalité anthropologique, linguistique, artistique et idéologique, les deux derniers qualificatifs caractérisant plus particulièrement *le mouvement dit de la créolité*.

Si l'utilisation de la langue française pour exprimer son cri de révolte est parfaitement compréhensible, en revanche, on peut s'étonner, de prime abord, de ce que Césaire n'assigne qu'un statut anthropologique mineur à la réalité créole, laquelle à travers la langue, les contes, les danses, le vaudou, constitue pourtant un véritable corps de survivances africaines et par voie de conséquence une des voies privilégiées vers l'Afrique ancestrale. La vérité est que le mode obsessionnel sur lequel Césaire vit les Antilles l'amène à voir dans cette réalité créole les stigmates d'une Afrique violée, spoliée, vaincue, déniée, méprisée, rejetée. Dans l'intolérable situation d'oppression coloniale de l'époque, la négritude césairienne est une alchimie, qui sous le plomb vil des mélanges, métissages et syncrétismes, recherche l'or pur d'une Afrique salvatrice.

D'un autre côté, sous l'effet d'un énorme malentendu sémantique qui n'a été levé que par l'action de notre génération de créolistes antillo-guyanais, le terme "créole" ne désignait (sauf en Guyane, cas sur lequel je reviendrai) que les descendants de race blanche des premiers colons, je veux dire des Békés. Il était donc essentiel et salutaire que Césaire se démarquât, fut-ce symboliquement, d'une terminologie et d'une anthropologie ^{vision} qui paraissaient aux hommes de sa génération comme marquée par le primat, voire le monopole de la plantocratie béké ; une

et dont la pauvre semence maudite n'est que savoir ouïr et capter les merveilleux messages qui crépissent inaudiblement sur les ondes des pays d'Outre-Raison".

A partir de bien que je viens d'établir entre l'Afrique et les Antilles dans l'expérience césairienne, je voudrais, Mesdames et Messieurs, avant d'arriver au coeur de ma problématique, mettre en évidence la relation de Césaire au créole conçu comme réalité anthropologique, linguistique, artistique et idéologique, les deux derniers qualificatifs caractérisant plus particulièrement le mouvement dit de la créolité.

Si l'utilisation de la langue française pour exprimer son cri de révolte est parfaitement compréhensible, en revanche, on peut s'étonner, de prime abord, de ce que Césaire n'assigne qu'un statut anthropologique mineur à la réalité créole, laquelle à travers la langue, les contes, les danses, le vaudou, constitue pourtant un véritable corps de survivances africaines et par voie de conséquence une des voies privilégiées vers l'Afrique ancestrale. La vérité est que le mode obsessionnel sur lequel Césaire vit les Antilles l'amène à voir dans cette réalité créole les stigmates d'une Afrique violée, spoliée, vaincue, déniée, méprisée, rejetée. Dans l'intolérable situation d'oppression coloniale de l'époque, la négritude césairienne est une alchimie, qui sous le plomb vil des mélanges, métissages et syncrétismes, recherche l'or pur d'une Afrique salvatrice.

D'un autre côté, sous l'effet d'un énorme malentendu sémantique qui n'a été levé que par l'action de notre génération de créolistes antillo-guyannais, le terme "créole" ne désignait (sauf en Guyane, cas sur lequel je reviendrai) que les descendants de race blanche des premiers colons, je veux dire des Békés. Il était donc essentiel et salutaire que Césaire se démarquât, fut-ce symboliquement, d'une terminologie et d'une anthropologie qui paraissent aux hommes de sa génération comme marquée par le primat, voire le monopole de la plantocratie béké ; une

plantocratie béké qui, en inventant le Nègre (en lieu et place de l'Africain), inventait du même coup le Blanc et instituait par là même, un racisme à base de **négrophobie**. Une plantocratie béké dont les ancêtres avaient participé à l'élaboration inconsciente et collective du créole avec les esclaves africains et qui, une fois installé dans l'hégémonie, se mit à référer le créole à la sauvagerie et l'arriération africaines, tout en l'utilisant cependant quotidiennement, instituant par la même, les fondements d'une **diglossie** à base de **créolophobie**. En sorte que **négrophobie** et **créolophobie** ont partie liée dès le début de notre histoire, ce que les récentes recherches élaborées, il y a seulement quelques années, par la créolistique antillaise ont mis en évidence et que le chantre de la négritude ne pouvait bien évidemment pas savoir. Le rejet du nègre et le rejet du créole sont assurément les deux péchés originels de nos sociétés, distillant, depuis le début, aliénation et haine de soi. Voilà pourquoi toute reconquête de nous mêmes devait passer par une nouvelle vision du nègre (**la négritude**) et une nouvelle vision du créole (**la créolité**).

Le cas de la Guyane est intéressant à examiner.

Il est donc tout à fait important de signaler, comme le fait Raphaël Confiant, dans des travaux en cours, que l'utilisation dès le 19^e siècle du terme "créole" pour désigner des Guyanais non blancs s'explique en grande partie par l'affaiblissement progressif, en Guyane, des structures plantocratiques et de la ruée vers l'or qui en est partiellement la conséquence. J'ajouterais aussi, pour ma part, une autre explication : savoir que la Guyane est le seul pays où un créole à base lexicale française cohabite avec d'autres langues vernaculaires non-créoles, ce qui permet de mieux opposer créoles (Blancs ou non) et non créoles (Amérindiens).

planchette béké qui, en inventant le Nègre (en lieu et place de l'Africain), inventait du même coup le Blanc et instituait par là même, un racisme à base de négrophobie. Une planchette béké dont les ancêtres avaient participé à l'élaboration inconsciente et collective du créole avec les esclaves africains et qui, une fois installée dans l'hégémonie, se mit à réitérer le créole à la sauvagerie et l'antirisation africaines, tout en l'utilisant cependant quotidiennement, instituant par là même, les fondements d'une diglossie à base de créolophobie. En sorte que négrophobie et créolophobie ont partie liée dès le début de notre histoire, ce que les récentes recherches élaborées, il y a seulement quelques années, par la créolistique antillaise ont mis en évidence et que le chantre de la négritude ne pouvait bien évidemment pas savoir. Le rejet du nègre et le rejet du créole sont assurément les deux péchés originaux de nos sociétés, disillant, depuis le début aliénation et haine de soi. Voilà pourquoi toute reconquête de nous mêmes devait passer par une nouvelle vision du nègre (la négritude) et une nouvelle vision du créole (la créolité).

Le cas de la Guyane est intéressant à examiner.

Il est donc tout à fait important de signaler, comme le fait Raphaël Confiant dans des travaux en cours, que l'utilisation dès le 19^e siècle du terme "créole" pour désigner des Guyanais non blancs s'explique en grande partie par l'affaiblissement progressif, en Guyane, des structures planctaires et de la tude vers l'or qui en est partiellement la conséquence. L'ajoutais aussi, pour ma part, une autre explication : savoir que la Guyane est le seul pays où un créole à base lexicale française cohabite avec d'autres langues vernaculaires non-créoles, ce qui permet de mieux opposer créoles (Blancs ou non) et non créoles (Américains).

Je voudrais maintenant attirer votre attention, Mesdames et Messieurs, sur une donnée d'importance pour mon propos : la question de l'articulation de la **Négritude** et de la **Créolité**, articulation apparemment toute naturelle et comme donnée par l'histoire ainsi que je viens de le rappeler. Cette question, trouve une issue tout à fait harmonieuse et conviviale à travers une oeuvre guyanaise d'une importance capitale, je veux parler d'**ATIPA**, premier roman écrit entièrement en créole (guyanais en l'occurrence), paru en 1885 à Cayenne sous le pseudonyme d'Alfred Parépou. Il s'agit là d'un véritable *météorite littéraire* puisque peu de temps après sa publication, cet ouvrage devint introuvable en librairie et disparut complètement de la circulation pendant un bon siècle, faisant l'objet d'une véritable tradition orale de rumeurs dans certains milieux lettrés de Guyane. Je me permets de signaler à ceux que cela intéresse deux récentes republications d'ATIPA dont celle du GEREC en 1987, à partir d'un exemplaire original en lambeaux, miraculeusement retrouvé. Cette republication assortie d'un important appareil critique a été suivie en 1989 par un ouvrage rassemblant des études de divers créolistes. L'effacement pendant un siècle de ce texte explique assurément que la critique littéraire ait passé sous silence le fait qu'ATIPA est la **première** expression littéraire de la négritude et de la créolité, et cela dans un même mouvement solidaire. L'étroite et perpétuelle connexion des formules "**nou nèg**" et "**nou kreyol**" ainsi que diverses pratiques d'identification inscrivent de façon dense et irréfutable le discours de Parépou dans une puissante revendication ethnique et culturelle et cela est tout à fait inédit à l'époque. L'usage exclusif du créole (noté d'ailleurs d'une façon assez distanciée par rapport au français) correspond non seulement à un choix politique concerté mais aussi à un recours stratégique intelligent puisque la terrible censure de l'époque se trouvait déjouée n'ayant que peu de prise sur un tel texte. Selon Marguerite Saint-Jacques Fauquenoy, créoliste franco-canadienne, un tel livre écrit en français aurait, à coup sûr, valu la prison à

son auteur, compte tenu de la violence des critiques contre le gouvernement de l'époque.

A la faveur de ces observations je voudrais précisément vous faire remarquer que le miracle guyanais ne s'est pas reproduit aux Antilles puisque Négritude et Créolité vont bien plus tard et, dans une totale ignorance des antécédents guyanais, s'exprimer dans nos îles/m⁽¹⁾ mais sur le mode non seulement du **découplage**, mais aussi de l'**antagonisation** - voire de l'**excommunication**. L'actualité vient de nous en fournir un exemple édifiant.

Aux Antilles, la revendication de la négritude est donc chronologiquement première et c'est elle qui va générer, dans un second temps, la revendication de la créolité. En d'autres termes si la créolité n'avait pas, dans ses oeuvres comme dans ses discours idéologiques, assumé l'héritage de la négritude, elle se serait condamnée à n'être qu'une poursuite, sous une forme redondante, du discours idéologique *béké* et *mulâtre* ("béké" et "mulâtre", deux adjectifs à valeur ethnique qu'il conviendra de soumettre ultérieurement à l'examen critique). Ce *troisième étage* de la créolité pour exister comme tel ne pouvait donc être qu'une **créolité nègre**, ^{ou plutôt "négritude d'origine"} je veux dire une créolité purgée des relents de l'aliénation coloniale et validant, par la même, les indéniables acquis de la Négritude.

Il serait cependant inexact de faire remonter le courant de la créolité aux oeuvres romanesques de Confiant et Chamoiseau. Dès 1958, Gilbert Gratiant avec son **Fab Compè-Zicaque** s'inscrit dans l'optique de la créolité. Mais chez lui, la poésie créole est coupée de la poésie française, cette dernière d'ailleurs étant déjà une volonté de réconciliation, à la manière du Cubain Nicolas Guillèn, de l'ancêtre africain et de l'ancêtre européen. Mais il y a trois oeuvres-clés, qui assument dans leur structure et leur thématique l'inspiration césairienne et la prise en compte de la réalité langagière du créole. Il s'agit, à la fin des années 60 et au début des années 70 des oeuvres de Georges Mauvois (**Agenor Cacoul**), de Sony Rupaire (**Cette**

son auteur, compte tenu de la violence des critiques contre le gouvernement de l'époque.

A la faveur de ces observations je voudrais précisément vous faire remarquer que le miracle guyanais ne s'est pas reproduit aux Antilles puisque Négritude et Créolité vont bien plus tard et, dans une totale ignorance des antécédents guyanais, s'exprimer dans nos livres mais sur le mode non seulement du découplage, mais aussi de l'antagonisation - voire de l'excommunication. L'actualité vient de nous en fournir un exemple édifiant.

Aux Antilles, la revendication de la négritude est donc chronologiquement prématurée et c'est elle qui va générer, dans un second temps, la revendication de la créolité. En d'autres termes si la créolité n'avait pas, dans ses oeuvres comme dans ses discours idéologiques, assumé l'héritage de la négritude, elle se serait condamnée à n'être qu'une poursuite, sous une forme redondante, du discours idéologique béké et mulâtre, "béké" et "mulâtre", deux adjectifs à valeur ethnique qu'il conviendrait de soumettre ultérieurement à l'examen critique). Ce troisième stade de la créolité pour exister comme tel ne pouvait donc être qu'une créolité ^{au début des années 70} négre, je veux dire une créolité purgée des relents de l'aliénation coloniale et validant, par la même, les indéniables acquis de la Négritude.

Il serait cependant inexact de faire remonter le courant de la créolité aux oeuvres romanesques de Contant et Chamoiseau. Dès 1958, Gilbert Gratiant avec son Le Camp-Zicoupe s'inscrit dans l'optique de la créolité. Mais chez lui, la poésie créole est coupée de la poésie française, cette dernière d'ailleurs étant déjà une volonté de réconciliation, à la manière du Capain Nicolas Guillén, de l'africain et de l'européen. Mais il y a trois oeuvres-clés, qui assument dans leur structure et leur thématique l'inspiration créolienne et la prise en compte de la réalité langagière du créole. Il s'agit, à la fin des années 60 et au début des années 70 des oeuvres de Georges Mauvois (Agencor Caracol), de Sony Rabane (Cette

igname brisée qu'est ma terre natale /gran parade ti-cou baton) et enfin d'Hector Pouillet (**Mi zanfán péyi-a**).

Un écrivain comme la guadeloupéenne Simone Schwarz-Bart (dans le sillage des haïtiens Jacques Roumain et Jacques Stephen Alexis) annonce déjà très largement la problématique littéraire du mouvement de la créolité dont l'art poétique sera théorisé dans l'**Eloge de la créolité** paru en 1989 sous la signature de Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant et moi-même . Des écrivains comme Glissant, Chamoiseau, Confiant, Delsham (l'écrivain antillais le plus lu aux Antilles, en Guyane et dans la migration antillo-guyanaise en Europe), Monchoachi, Joby Bernabé, Léotin, pour la Martinique, Pineau, Pépin, Rippon pour la Guadeloupe, Frankétienne pour Haïti et enfin Stephenson pour la Guyane relèvent sinon toujours de la mouvance, en tout cas de l'optique de la créolité dans la mesure où d'une part ils assument l'héritage césairien et, d'autre part, installent la réalité anthropologique créole au coeur de leur vision du monde.

D'autres écrivains refusent et récusent la créolité comme étant une mode éphémère voire une escroquerie. Je ne crois ni utile ni séant d'instituer dans cette enceinte quelque polémique que ce soit, à leur endroit.

Je voudrais maintenant rappeler, on n'y a pas assez pris garde, ^{que} s'est manifesté chez Césaire un pressentiment de l'existence et une conscience de l'exigence d'une famille créole originale quand, dans sa préface au livre **Les Antilles décolonisées**, de Daniel Guérin il écrit:

“En sorte qu'il apparaît que cette blessure d'un homme qui vit, avec, fiché en lui-même, le sentiment lancinant d'une intolérable “voie de fait” du destin à son égard, et ballotté entre deux familles humaines qui lui opposent une double méconnaissance, l'Antillais n'aura chance de s'en débarrasser *qu'en fondant sa propre originale famille*” (souligné par l'auteur).

En fait, quand Césaire déclare que la Créolité est un “département de la Négritude”, sa formule n'est certes pas appropriée parce qu' inclusive et englobante, mais il met l'accent sur une donnée essentielle : **la Créolité est fille de la Négritude**. Je dois rappeler que cette filiation a été proclamée en 1989 dans l'Eloge et qu'elle a suscité des cris de révolte et de scandale dont les échos renouvelés et amplifiés se font entendre ces temps-ci sur les médias.

Cependant, en poussant plus loin la dialectique des rapports d'inclusion on pourrait tout aussi bien être tenté de dire que c'est la Négritude qui est un **département de la Créolité**. En effet, l'un des objectifs de la Créolité n'est-il pas de repérer et d'approfondir toutes les sources qui ont contribué à façonner nos cultures : aussi bien la source africaine, de loin plus massive que la source asiatique ou levantine, aussi bien la source amérindienne à l'état de traces que la source européenne, si

Je voudrais maintenant rappeler, on n'y a pas assez pris garde, s'est manifesté chez Césaire un pressentiment de l'existence et une conscience de l'exigence d'une famille créole originale quand, dans sa préface au livre Les Antilles décolonisées, de Daniel Guérin il écrit:

"En sorte qu'il apparaît que cette blessure d'un homme qui vit, avec fiché en lui-même, le sentiment lancinant d'une intolérable "voie de fait" du destin à son égard, et ballotté entre deux familles humaines qui lui opposent une double méconnaissance, l'Antillais n'aura chance de s'en débarrasser qu'en fondant sa propre originale famille" (souligné par l'auteur).

En fait, quand Césaire déclare que la Créolité est un "département de la Négritude", sa formule n'est certes pas appropriée parce qu'inclusive et englobante, mais il met l'accent sur une donnée essentielle: la Créolité est fille de la Négritude. Je dois rappeler que cette filiation a été proclamée en 1989 dans l'Éloge et qu'elle a suscité des cris de révolte et de scandale dont les échos renouvelés et amplifiés se font entendre ces temps-ci sur les médias.

Cependant, en poussant plus loin la dialectique des rapports d'inclusion on pourrait tout aussi bien être tenté de dire que c'est la Négritude qui est un département de la Créolité. En effet, l'un des objectifs de la Créolité n'est-il pas de révéler et d'approfondir toutes les sources qui ont contribué à façonner nos cultures: aussi bien la source africaine, de loin plus massive que la source asiatique ou levantine, aussi bien la source amérindienne à l'état de traces que la source européenne, si

omniprésente et si couvrante qu'elle mérite d'être resituée, réévaluée ? Cependant, je n'irai pas jusqu'à renverser le rapport d'inclusion posé par Césaire et déclarer que c'est, au contraire, la Négritude qui devrait être considérée comme un département spécifique de la Créolité, elle plus vaste, plus englobante. Ne voyez pas dans cette attitude l'expression de la révérence que je professe à l'endroit d'Aimé Césaire, mais bien plutôt la marque de l'intérêt que je porte au point de vue de Jacques Coursil qui, rappelle que, en fait, la Négritude, en son fondement même, n'est pas à proprement parler un discours sur le Nègre, mais un discours sur la **condition Nègre**, ce qui n'est évidemment pas pareil. Il confirme et explique de la sorte l'universalité de la Négritude suggérant, par là même, en quoi elle ne saurait, à proprement parler, être englobée par la Créolité. C'est d'ailleurs cette caractéristique qui a permis aux Québécois de se dire et de se vivre les "Nègres d'Amérique du Nord". C'est aussi la Négritude, qui a servi de modèle aux Indo-Martiniquais et aux Indo-Guadeloupéens pour revendiquer leurs racines indiennes. Mais le fait même que ces derniers n'aient pas eu besoin de mettre en oeuvre une "indianitude" pour retrouver leurs sources ancestrales est la preuve de l'universalité de la Négritude comme modèle et comme méthode. Par contre si on ramenait la Négritude à sa définition triviale, qui en fait un concept purement culturel et géographique lié, dans ce cas à la seule Afrique Noire et ses prolongements que sont les diasporas noires dans le monde, alors il est évident que dans ce cas, elle ne manquerait pas d'être un département de la créolité. Une des fonctions de la créolité est alors la mise en cohérence de tous les patrimoines au sein d'une société pluri-ethnique soucieuse de s'assumer dans ^{la} diversité. Quoi qu'il en soit, on découvre alors la pertinence de la Créolité, car le fait pour un Indo-Antillais de ne pas considérer l'Afrique comme seule matrice culturelle en face de la matrice européenne, le fait d'étendre l'éventail des sources culturelles relève, précisément de la démarche de la Créolité. Dans une telle perspective, la pathétique contradiction de Virassamy dans son roman **Le petit coolie noir** (des années 60) se trouverait, aujourd'hui, résolue, au sein de la problématique de la créolité

BERN 150

aujourd'hui, résolue, au sein de la problématique de la créolité

Viassamy dans son roman *Le petit coiffe noir* (des années 60) se trouvait

démarche de la Créolité. Dans une telle perspective, la pathétique contradiction de la

européenne, le fait d'étendre l'éventail des sources culturelles relève, précisément de la

pas considérer l'Afrique comme seule matrice culturelle en face de la matrice

on découvre alors la pertinence de la Créolité, car le fait pour un Indo-Antillais de ne

d'une société pluri-ethnique soucieuse de s'assumer dans diversité. Quoi qu'il en soit,

fonctions de la créolité est alors la mise en cohérence de tous les patrimoines au sein

dans ce cas, elle ne manquerait pas d'être un département de la créolité. Une des

ses prolongements que sont les diasporas noires dans le monde, alors il est évident que

concept purement culturel et géographique lié, dans ce cas à la seule Afrique Noire et

méthode. Par contre si on ramenait la Créolité à sa définition triviale, qui en fait un

ancestrales est la preuve de l'universalité de la Créolité comme modèle et comme

pas eu besoin de mettre en oeuvre une "indianitude" pour retrouver leurs sources

pour revendiquer leurs racines indiennes. Mais le fait même que ces derniers n'aient

Négritude, qui a servi de modèle aux Indo-Martiniquais et aux Indo-Guadeloupéens

Québécois de se dire et de se vivre les "Nègres d'Amérique du Nord". C'est aussi la

englobée par la Créolité. C'est d'ailleurs cette caractéristique qui a permis aux

Négritude suggérant, par là même, en quoi elle ne saurait, à proprement parler, être

n'est évidemment pas pareil. Il confirme - et explique de la sorte l'universalité de la

parler un discours sur le Nègre, mais un discours sur la condition Nègre, ce qui

rappelle que, en fait, la Négritude, en son fondement même, n'est pas à proprement

bien plutôt la marque de l'intérêt que je porte au point de vue de Jacques Coussil, qui,

attitude l'expression de la révérence que je professe à l'endroit d'Aimé Césaire, mais

spécifique de la Créolité, elle plus vaste, plus englobante. Ne voyez pas dans cette

c'est, au contraire, la Négritude qui devrait être considérée comme un département

n'ai pas jusqu'à renverser le rapport d'inclusion posé par Césaire et déclarer que

omniprésente et si couvrante qu'elle mérite d'être restituée, réévaluée ? Cependant, je

A titre d'illustration universitaire, je crois utile de vous indiquer que notre université a créé il y a 10 ans un Diplôme Universitaire de niveau maîtrise qui comporte 5 options (créoles, langues africaines, langues amérindiennes de Guyane, langues buschi-nengue de Guyane, langues indiennes (tamoul) qui sont autant de départements d'une anthropologie caribéenne à installer. Figurez-vous que toutes ces options ont fonctionné et fonctionnent encore, à l'exception de l'option "langues africaines", qui n'a jamais pu ouvrir, par manque de financement.

Est-il normal que dans le pays du chantre de la Négritude aucun effort public n'ait pu être consenti pour enseigner les langues et cultures africaines à l'Université ? Oui et non ! cela s'explique fort bien, précisément par l'assimilation établie entre négritude et appartenance à dans la culture africaine. En d'autres termes : "je suis nègre, donc je porte l'Afrique en moi, donc je n'ai pas besoin de connaître l'Afrique, j'ai de l'Afrique une vision intérieure, inaliénable qui me suffit".

Je n'aurai pas la cruauté de rappeler que ce fut le type de réponse qui en bien des endroits, fut opposée à nos recherches de financement. Je ne parle même pas de ceux qui ont trouvé ce projet absurde et comique, pour des raisons d'africanophobie primaire et spontanée.

J'en arrive maintenant, Mesdames et Messieurs à devoir répondre à la question de savoir, ce qui au delà d'une filiation reconnue et proclamée de part et d'autre, fait la spécificité de la Créolité (la fille) par rapport à la Négritude (la mère).

On sait que la négritude n'étant pas assimilable au *négrisme* n'est pas un *racisme*. Mieux, son objectif est l'élimination, dans le même mouvement, du Blanc et de sa création idéologique, le Nègre. On peut donc dire que la finalité de la Négritude, c'est la fin du Nègre (à la manière dont Hugo parlait de la fin de Satan), et son objectif, l'émergence de l'Homme vrai. En quoi, d'ailleurs, la Négritude est aussi un *humanisme*. Sur le développement de ce point de vue, je renvoie à Fanon. Cela signifie en clair que tant qu'il y aura des Blancs, il y aura des Nègres et que, dans cette mesure-

A lire d'illustration universitaire, je crois utile de vous indiquer que notre université a créé il y a 10 ans un Diplôme Universitaire de niveau maîtrise qui comporte 2 options (créoles, langues africaines, langues amérindiennes de Guyane, langues bushi-nengue de Guyane, langues indiennes (tamoul) qui sont autant de départements d'une anthropologie caribéenne à installer. Figurez-vous que toutes ces options ont fonctionné et fonctionnent encore, à l'exception de l'option "langues africaines", qui n'a jamais pu ouvrir, par manque de financement.

Est-il normal que dans le pays du chant de la Négritude aucun effort public n'ait pu être consenti pour enseigner les langues et cultures africaines à l'Université ? Oui et non ! cela s'explique fort bien, précisément par l'assimilation établie entre négritude et appartenance à dans la culture africaine. En d'autres termes : "je suis nègre, donc je porte l'Afrique en moi, donc je n'ai pas besoin de connaître l'Afrique, j'ai de l'Afrique une vision intérieure, inaliénable qui me suffit".

Je n'aurai pas la crainte de rappeler que ce fut le type de réponse qui en bien des endroits, fut opposée à nos recherches de financement. Je ne parle même pas de ceux qui ont trouvé ce projet absurde et comique, pour des raisons d'africanophilie primaire et spontanée.

L'en arrive maintenant, Mesdames et Messieurs à devoir répondre à la question de savoir, ce qui au delà d'une filiation reconnue et proclamée de part et d'autre, fait la spécificité de la Créolité (la fille) par rapport à la Négritude (la mère).

On sait que la négritude n'étant pas assimilable au négritisme n'est pas un racisme. Mieux, son objectif est l'élimination, dans le même mouvement, du Blanc et de sa création idéologique, le Nègre. On peut donc dire que la finalité de la Négritude, c'est la fin du Nègre (à la manière dont Hugo parlait de la fin de Satan), et son objectif, l'émergence de l'Homme vrai. En quoi, d'ailleurs, la Négritude est aussi un humanisme. Sur le développement de ce point de vue, je renvoie à Fanon. Cela signifie en clair que tant qu'il y aura des Blancs, il y aura des Nègres et que, dans cette mesure-

là, la Négritude restera encore opératoire. L'objectif de la Créolité n'est précisément pas de dépasser la Négritude, mais de *passer* par elle et entre autre chose, de l'accomplir au quotidien. La négritude, en effet, pour des raisons que je n'ai pas le temps d'analyser ici, n'a jamais été réellement assumée par les masses populaires, sauf sous les espèces d'une de ses dérives mystiques, le **mouvement rastafari**. Elle est donc à l'ordre du jour et risque encore de le rester longtemps si aucune volonté de vrai désaliénation n'est mise en oeuvre tant au plan éthique et esthétique que culturel.

Mais si la négritude est *transraciale*, la Créolité quant à elle se veut *a-raciale*. Chez Confiant ou Chamoiseau, pour ne parler que d'eux, les dénominations "Nègre", "mulâtre", "chabin", "couli" ouvrent la perspective d'une correspondance qui devrait s'établir, à terme avec des dénominations purement descriptives telles que "brun", "blond", "rouquin" qui ont cours dans les sociétés occidentales. Cela est une véritable gageure, j'en conviens compte tenu du poids symbolique qui pèse sur les dénominations raciales dans nos pays. Mais, vous le savez, c'est le miracle de la littérature que de susciter un univers en rupture d'avec l'univers courant et d'anticiper un monde à venir. Cela ne signifie pas oecumenisme naïf et chez les auteurs de la créolité la critique sociale dénonciatrice ne perd ni de sa virulence ni de son âpreté, malgré un humour décapant ou une tendresse sans borne. Avec la Créolité nous sommes dans l'esthétique de l'apparemment banal ordinaire, insignifiant, dans la psychologie du quotidien et l'esthétique du divers.

La *diversalité* est le mode d'accès de la créolité à l'universel. En effet, au lieu de transcender le particulier, la créolité met en oeuvre une interaction, une transaction des multiples particuliers. Sa méthode d'analyse du réel et de prise en compte de ce réel ne s'inscrit pas dans la technique de *l'anamnèse platonienne*, de l'intériorisation, de l'introspection, mais dans la mise en confrontation de la langue et de la culture avec elles-mêmes, des langues et des cultures entre elles. L'esthétique de la créolité est, de ce point de vue, une esthétique baroque, liée, je le redis, non pas à une approche idéaliste intériorisée et abstraite du monde mais à une démarche réaliste, concrète, et extériorisante.

la, la Négritude restera encore opératoire. L'objectif de la Créolité n'est précisément pas de dépasser la Négritude, mais de passer par elle et entre autre chose, de l'accomplir au quotidien. La Négritude, en effet, pour des raisons que je n'ai pas le temps d'analyser ici, n'a jamais été réellement assumée par les masses populaires, sauf sous les espèces d'une de ses dérivées mystiques, le mouvement rastafari. Elle est donc à l'ordre du jour et risque encore de le rester longtemps si aucune volonté de vraie désaliénation n'est mise en oeuvre tant au plan éthique et esthétique que culturel.

Mais si la Négritude est transraciale, la Créolité quant à elle se veut raciale. Chez Constant ou Chamoiseau, pour ne parler que d'eux, les dénominations "Nègre", "mulâtre", "créole", "sabin", "couli" ouvrent la perspective d'une correspondance qui devrait s'établir, à terme, avec des dénominations purement descriptives telles que "brun", "blond", "rouquin" qui ont cours dans les sociétés occidentales. Cela est une véritable gageure, j'en conviens compte tenu du poids symbolique qui pèse sur les dénominations raciales dans nos pays. Mais, vous le savez, c'est le miracle de la littérature que de susciter un univers en rupture d'avec l'univers courant et d'anticiper un monde à venir. Cela ne signifie pas occurrence naïf et chez les auteurs de la Créolité la critique sociale dénonciatrice ne perd ni de sa virulence ni de son acuité, malgré un humour décapant ou une tendresse sans borne. Avec la Créolité nous sommes dans l'esthétique de l'apparemment banal ordinaire, insignifiant, dans la psychologie du quotidien et l'esthétique du divers.

La diversité est le mode d'accès de la Créolité à l'universel. En effet, au lieu de transcender le particulier, la Créolité met en oeuvre une interaction, une transaction des multiples particuliers. Sa méthode d'analyse du réel et de prise en compte de ce réel ne s'inscrit pas dans la technique de l'analyse platonicienne, de l'intériorisation, de l'introspection, mais dans la mise en confrontation de la langue et de la culture avec elles-mêmes, des langues et des cultures entre elles. L'esthétique de la Créolité est, de ce point de vue, une esthétique baroque, liée, je le redis, non pas à une approche idéaliste intériorisée et abstraite du monde mais à une démarche réaliste, concrète, et existentielle.

Pour faire comprendre la différence d'approche entre Négritude et Créolité, je prendrai ^{un} ~~un~~ exemple : celui de la formule "nos ancêtres les gaulois", si violemment fustigée par Fanon. Selon le point de vue de Fanon, c'est à dire de la Négritude, une telle assertion est l'expression pure et simple d'une aliénation, si elle est proférée par un homme ou une femme de couleur. Par contre du point de vue de la créolité cette formule se charge d'une valeur *symbolique* et, bien évidemment pas *génétique*. Elle est donc parfaitement assumable par un non-Béké, mais à la condition expresse que, à son tour, le Béké reconnaisse qu'il participe lui-aussi de l'héritage culturel africain. Le grand écrivain brésilien Jorge Amado ^{ne} proclame ^{l'el pas} dans toute sa production littéraire : « l'Afrique notre mère ». J'ajouterais même que le jour où autrement que de façon démagogique et individuelle, la caste béké serait en mesure et en position de dire : "nos ancêtres les Bambaras, nos ancêtres les Bamilékés », cela signifiera que la dynamique de la consciences antillaise (je ne saurais me prononcer pour ce qui est de la Guyane) sera à l'oeuvre vers plus de conscience, vers un rééquilibrage symbolique des valeurs qui ont façonné nos pays. Mais, comme on dit en terme populaire, ce n'est pas demain la veille. Cela suppose, en effet, une logique qui n'est pas que culturelle, parce qu'elle est essentiellement économique et politique, mais à laquelle la conception de la créolité peut largement aider. Aussi paradoxale que cela puisse paraître à certains, la profession de foi bambara, bamiléké, gauloise, indienne, amérindienne assumable par tous et par chacun n'est rien de moins qu'une assomption de la Négritude à travers la dynamique ouvrante, récapitulatrice et disons le mot réconciliatrice de la Créolité. Ce n'est faire preuve ni de naïveté, ni d'idéalisme que de penser que nos pays ne s'en sortiront que s'ils sont en accord avec eux-mêmes, avec la logique profonde de leur histoire, *fût-elle coloniale.*

Avec la créolité nous quittons toute problématique fût-elle coloniale lignagère pour entrer dans une dimension d'échange interculturel ou, si l'on veut, interethnique. En fait la créolité c'est ce qui permet non pas l'octroi unilatéral mais l'échange et le partage des Ancêtres. La créolité, dans sa définition même, correspond

- d'autre part le cas de
 l'Afrique du sud : on sait que le
 contact des Hollandais avec l'Afrique
 du sud remonte à quatre siècles et que
 ce pays s'est très tôt ouvert sous
 un contact interculturel générateur d'une
 certaine acclimatation, sans les traces européennes
 tropes dont d'ailleurs on parle. La langue
 des Boers

logique profonde de leur histoire, fut-elle coloniale.

Avec la création nous quittons tout problème fut-elle coloniale
 l'échange et le partage des Ancêtres. La création, dans sa définition même, correspond
 interethnique. En fait la création c'est ce qui permet non pas l'octroi unilatéral mais
 l'échange pour entrer dans une dimension d'échange interculturel ou, si l'on veut,

collaboration scientifique et culturelle avec l'Afrique. La coopération artistique (musique, danse) est importante mais en confortant notre complicité avec l'Afrique au nom d'une rythmique nègre, elle nous empêche de découvrir l'Afrique réelle. Il faut une coopération dans tous les domaines du savoir et des techniques. Il faut plus d'Africains à l'Université, sur la base bien sûr de la compétence. Et pas seulement d'Afrique Noire, mais aussi d'Afrique du Nord, et pas seulement d'Afrique francophone mais aussi d'Afrique anglophone, hispanophone, lusophone. Nous devons défétichiser notre rapport à l'Afrique sans pour autant rompre notre lien spirituel avec elle. Pas seulement notre mère l'Afrique doit véritablement devenir l'une de nos métropoles culturelles, rééquilibrant par là même notre rapport au Monde.

Nul doute qu'une telle réunion ne fasse date et le Président WILLIAM ^{que} doive en être remercié.

Je crois que la créolité en actualisant notre rapport avec chacune des composantes historiques de nos sociétés ouvrira nos écoles, nos collèges, nos collègues, nos lycées et notre université à la connaissance réelle du monde, un monde où les euphémismes culturels et raciologiques n'auront plus cours. Un monde où la fable suivante rappellera un passé résolu. Je ne résiste pas à la tentation de vous la raconter. Un jour un petit enfant dit à sa mère :

— Oh, maman, regarde, un aigle !

et la mère de répondre

→ Oh, je t'ai déjà dit qu'on ne dit pas un aigle, on dit "un oiseau de couleur"

Sur ce, Mesdames et Messieurs, je vous remercie de m'avoir écouté.

~~La négritude~~
~~de la négritude~~

← à un droit du sol et non pas à un droit du sang. Elle se fonde non pas sur une conception de l'identité-racine, mais de l'identité rhizome. La créolité, on le voit, est l'expression la plus accomplie de la post-modernité dans une perspective planétaire et globalisante. Et comme me le rappelait récemment Patrick Chamoiseau, nous devons désormais tendre vers le *quatrième étage* de la créolité, une créolité qui ne soit plus ni béké, ni mulâtre, ni nègre, mais une créolité à la mesure du Tout-Monde et de l'extraordinaire mise en relation des peuples et des cultures, qui s'annonce à l'aube du 21e siècle. Selon l'expression d'Edgar Morin, nous devons apprendre à sortir du 20e siècle et de toutes ses séquelles non résolues des 17e - 18e et 19e siècles. Le temps est venu de se ceindre les reins. J'espère avoir rendu clair pour chacun d'entre vous que le temps des excommunications doit prendre fin, et qu'il nous faut, toutes affaires cessantes, nous atteler par tous les moyens, universitaires, politiques, technologiques, administratifs, que sais-je ? à l'accomplissement de nous-mêmes.

Vous comprendrez alors, Mesdames et Messieurs, l'enjeu et la puissance symbolique que recèle cette cérémonie solennelle de rentrée volontairement placée par le président WILLIAM sous le signe de l'Afrique et qui, si elle est prise au sérieux, est de nature à marquer une rupture symbolique dans la trajectoire antillo-guyanaise. Elle signifie, dans mon interprétation personnelle, que nous autres, Antillo-Guyanais, nous apprêtons à congédier les alibis d'une africanité mythique qui nous dispense de rencontrer réellement l'Afrique. Car, il importe que nous prenions la mesure de l'altérité africaine, que nous prenions enfin modestement conscience que nous ne connaissons pas l'Afrique, et qu'elle est à découvrir. Il est significatif que l'association Martinique-Inde ait été créée ~~alors que~~ ^{peu avant les associations autour de la Nouvelle} l'association Martinique-Afrique ~~est~~ ^{a l'affirme} manifestement encore à naître et cela, dans le pays d'Aimé Césaire ! C'est que apparemment l'hypothèque africaine prend-et pour cause- plus de temps à être levée que l'hypothèque indienne, ou toute autre chose.

Car nous devons prendre conscience que si nous participons de l'Afrique, nous ne participons pas à l'Afrique, que si nous sommes de l'Afrique, nous ne sommes

pas dans l'Afrique. Qu'une chose est de prétendre porter l'Afrique en soi et une autre de savoir que l'Afrique est hors de soi, mais à portée de voix, à portée de main, à portée de coopération. L'université - notre université - peut et doit devenir le pilier d'une collaboration scientifique, technologique et culturelle avec l'Afrique. La coopération artistique (musique ou danse) est certes importante mais, en confortant notre complicité avec l'Afrique au nom d'une prétendue rythmique nègre, elle nous empêche de découvrir l'Afrique réelle. Il faut donc une coopération dans tous les domaines du savoir et des techniques. Il faut plus d'Africains à l'Université, sur la base bien sûr de la compétence. Et pas seulement d'Afrique Noire, mais aussi d'Afrique du Nord, et pas seulement d'Afrique francophone mais aussi d'Afrique anglophone, hispanophone, lusophone. Nous devons défétichiser notre rapport à l'Afrique et réaménager sans pour autant rompre notre lien spirituel avec elle sans le rompre. Pas seulement notre mère, l'Afrique doit véritablement devenir l'une de nos *métropoles culturelles*, rééquilibrant par là même notre rapport au monde qui est souvent une face à face avec la France (et déjà l'Europe) notre métropole la plus officielle.

Nul doute qu'une telle réunion ne fasse date et ^{me} le Président WILLIAM

^{me} doive en être spécialement remercié.

Je suis convaincu que la créolité en actualisant notre rapport avec chacune des composantes historiques de nos sociétés ouvrira enfin nos écoles, nos collèges, nos lycées et notre université à la connaissance réelle et concrète du monde, un monde de racialité où les euphémismes raciologiques n'auront plus cours, un monde où les caractéristiques physiques ou culturelles des gens reconstitueront plus des prisons identitaires. Un monde où la fable suivante rappellera un passé révolu. Je ne saurais résister à la tentation de vous la raconter : C'est l'histoire d'un petit enfant qui dit à sa mère :

- Oh, maman, regarde, un aigle !

et la mère de répondre

- Ah, je t'ai déjà dit, mon fils, qu'on ne dit pas un aigle, ce n'est pas bien,

pas dans l'Afrique. Qu'une chose est de prétendre porter l'Afrique en soi et une autre de savoir que l'Afrique est hors de soi, mais à portée de voix, à portée de main, à portée de coopération. L'université - notre université - peut et doit devenir le pilier d'une collaboration scientifique, technologique et culturelle avec l'Afrique. La coopération artistique (musique ou danse) est certes importante mais, en confrontant notre complicité avec l'Afrique au nom d'une prétendue rythmique nègre, elle nous empêche de découvrir l'Afrique réelle. Il faut donc une coopération dans tous les domaines du savoir et des techniques. Il faut plus d'Africains à l'Université, sur la base bien sûr de la compétence. Et pas seulement d'Afrique Noire, mais aussi d'Afrique du Nord, et pas seulement d'Afrique francophone mais aussi d'Afrique anglophone, hispanophone, lusophone. Nous devons détériorer notre rapport à l'Afrique et réaménager sans pour autant rompre notre lien spirituel avec elle sans le rompre. Pas seulement notre mère, l'Afrique doit véritablement devenir l'une de nos métropoles culturelles, rééduquant par là même notre rapport au monde qui est souvent une face à face avec la France (et déjà l'Europe) notre métropole la plus officielle.

Nul doute qu'une telle réunion ne fasse date et le Président WILLIAM J. VAUGHAN en fut spécialement remercié.

Je suis convaincu que la créativité en actualisant notre rapport avec chacune des composantes historiques de nos sociétés ouvrira enfin nos écoles, nos collèges, nos lycées et notre université à la connaissance réelle et concrète du monde, un monde de raciales où les euphémismes racologiques n'auront plus cours, un monde où les caractéristiques physiques ou culturelles des gens reconstitueront plus des prisons identitaires. Un monde où la fable suivante rappellerà un passé révolu. Je ne saurais résister à la tentation de vous la raconter : C'est l'histoire d'un petit enfant qui dit à sa mère :

- Oh, maman, regarde, un aigle !

et la mère de répondre

- Ah, je t'ai déjà dit, mon fils, qu'on ne dit pas un aigle, ce n'est pas bien.

on dit "un oiseau de couleur" .

Sur ce, Mesdames et Messieurs, je vous remercie de m'avoir écouté.

on dit "un oiseau de couleur"

Sur ce, Mesdames et Messieurs, je vous remercie de m'avoir écouté.

~~Il y a un oiseau de couleur~~
~~qui se trouve dans le pays~~
~~de la France et qui se nomme~~
~~le "oiseau de couleur"~~
~~et qui est très rare~~
~~et qui se trouve dans le~~
~~royaume de France et qui~~
~~se nomme le "oiseau de~~
~~couleur"~~